

à être dévorées par les insectes ; par conséquent, on ne peut guère les conserver, à moins de les couper en lanières, dont les Indiens font des cordons et des courroies ; mais c'est surtout à leur nourriture d'hiver qu'ils les destinent ; « en effet, ajoute Hearne, quand le poil et les insectes en ont été enlevés, et qu'on les a bien fait bouillir, elles ne sont pas un mets désagréable. Les Indiens et surtout les enfans mangent jusqu'aux insectes dont ils sont extrêmement friands ; ils essayèrent en vain de m'en faire goûter. On les voit occupés continuellement à les détacher des peaux, et à les croquer tout vivans ; ils disent qu'ils sont aussi bons que des groseilles. »

En quittant le lac de la Pierre Blanche, on continua de marcher au sud-ouest ; on faisait rarement plus de douze milles par jour, et quelquefois seulement six milles. Le 3 septembre on se trouva sur les bords d'une petite rivière que l'on ne put traverser de quelques jours avec les canots, tant la pluie et la neige tombaient avec abondance ; elle était d'ailleurs trop profonde et trop rapide pour qu'on pût la passer à gué. Le 8 on atteignit un petit bois, c'était le premier que l'on eût rencontré depuis le 25 mai, excepté ceux que l'on avait vus dans le voisinage du fleuve de la Mine de Cuivre. Vers le milieu du mois, le temps se radoucit, mais les pluies étaient si fréquentes,

qu'elles pourrèrent la plupart des tentes. Le 28 le vent ayant passé au nord-ouest, l'air devint si froid, que le 30 tous les lacs, les étangs et les mares étaient gelés, au point qu'on pouvait les passer sur la glace sans le moindre danger.

On séjourna quelque temps dans le voisinage du petit bois, pour préparer les peaux, faire des vêtemens d'hiver, construire des raquettes et des traîneaux, et s'approvisionner d'une grande quantité de viandes sèches et de graisse, car les Indiens assuraient que dans la route qu'ils compaient tenir ensuite, ils avaient constamment trouvé très-peu de gibier.

Il s'éleva dans la nuit du 6 octobre un coup de vent du nord-ouest qui occasionna beaucoup d'inconvéniens, car le bois que l'on traversait refusait toute espèce d'abri. La violence du vent ayant augmenté, plusieurs tentes furent renversées, celle de Hearne partagea ce malheur, et dans sa chute, écrasa son quart de cercle, quoiqu'il fût renfermé dans un étui très-épais. Cet accident le rendant désormais inutile, Hearne acheva de le démonter, et en donna le cuivre aux Indiens qui le coupèrent en petits morceaux pour s'en servir en guise de balles.

Plusieurs Indiens de la Mine de Cuivre, et quelques-uns de la Côte de Chien, arrivèrent le 23 avec des pelleteries qu'ils échangèrent contre

des objets en fer ; ils payèrent ceux-ci un prix extravagant. La conduite déloyale de quelques Indiens du nord, envers ces nouveaux venus, et leurs mauvais procédés pour Matonabbi, firent prendre à celui-ci la résolution d'abandonner son pays, et d'aller demeurer avec les Indiens d'Athapeskô.

« La partie la plus essentielle de mon voyage étant terminée, dit Hearne, je n'insistai pas beaucoup pour le détourner de ce projet ; cependant, par forme d'intérêt pour sa personne, je lui dis qu'il me paraissait peu digne d'un homme de son rang. J'appris ensuite que les autres Indiens devaient l'accompagner dans le pays d'Athapeskô pour tuer des élans et des castors. Les premiers animaux ne se rencontrent pas dans le pays des Indiens du Nord, et les seconds y sont si rares, que dans tout le cours de l'hiver de 1770, je n'aperçus que deux de leurs cabanes ; il en est de même des martres. Leur indolence fut peut-être cause qu'ils n'en prirent qu'un très-petit nombre, d'ailleurs nos déplacemens continuels ne leur permettaient pas de tendre leurs pièges. »

Les Indiens du Nord évitent généralement dans leurs chasses, par une crainte superstitieuse, de tuer les loups et les carcajoux. Quelques-uns poussent même cette appréhension au point de n'oser écorcher un carcajou tué avec un fusil qui

aurait servi contre un renard. D'autres moins scrupuleux, tirent parti des dépouilles de ces animaux ; et parmi ceux qui répugnent à les tuer, il s'en trouve qui ne font pas difficulté de trafiquer de leurs peaux avec d'autres sauvages qui les apportent au fort anglais.

Les habits d'hiver, les raquettes et les traîneaux étant achevés, on partit le 1^{er} novembre, et l'on marcha au sud et au sud-ouest. On traversa plusieurs lacs gelés ; le temps était ordinairement très-froid, mais des bouquets de bois au milieu desquels on campait, procuraient la facilité de faire du feu. Les daims et toute espèce de gibier avaient disparu, à l'exception de quelques perdrix ; heureusement on s'était muni de provisions abondantes. On tendait les filets toutes les nuits quand on prolongeait une rivière, c'était quelquefois avec beaucoup de succès.

On revit des daims le 13 décembre, et le 24 on arriva sur la rive septentrionale du grand lac Athapeskô. Les jours étaient si courts, que le soleil, à sa plus grande hauteur, s'élevait à peine au-dessus des arbres ; toutefois cet inconvénient était compensé par la clarté de l'aurore boréale et des étoiles. Elles répandaient quelquefois un éclat si vif, même lorsque la lune ne luisait pas, que Hearne aurait pu lire les plus petits caractères. Les Indiens en profitaient pour chasser le castor,

mais cette lumière nocturne n'était pas suffisante pour courir le daim ou l'élan.

Hearne observe que plusieurs voyageurs qui ont parcouru les hautes latitudes nord, n'ont pas fait mention du bruit que produisent les aurores boréales lorsqu'elles changent de couleur ou de position, et il ajoute qu'il a entendu ce bruit, qu'il compare à celui que fait un grand pavillon agité par le vent; il dit de plus qu'il l'a entendu non-seulement dans ces déserts, mais aussi pendant son séjour au fort. Cette remarque s'accorde avec celles que l'on trouve dans diverses relations. (1)

Après avoir employé quelques jours à chasser le castor, on se mit en route, et le 9 janvier 1772, on atteignit l'extrémité méridionale du lac Athapeskô. D'après les meilleurs renseignemens que Hearne put se procurer, il lui donne 120 lieues de long de l'est à l'ouest, et vingt de large du nord au sud. On le traversa dans l'endroit le plus étroit. Il est rempli d'îles, la plupart couvertes de très-beaux arbres, et dans lesquelles le gibier abonde, il est très-poissonneux.

Au-delà de ce lac, la scène s'embellit tout-à-

(1) Lorsque je voyageais dans le nord de l'Europe, j'ai souvent entendu ce bruit fort distinctement; il ressemblait à celui d'un rideau dont on remue l'étoffe. Ainsi je suis sur ce point d'accord avec Hearne. E.

coup; au lieu d'un terrain rocailleux et inégal, on trouve une belle plaine dans laquelle on ne rencontre pas une seule pierre. Le bison, l'élan et le castor y étaient très-communs, et l'on découvrait assez souvent des traces de martres, de renards, de carcajous et d'autres animaux à fourrures recherchées; les Indiens ne voulurent jamais se donner la peine de poursuivre ces animaux.

Peu de jours après que l'on fut parvenu à l'extrémité sud du lac Athapescô, Matonabbi vint proposer à Hearne de continuer à marcher à l'ouest, dans l'espérance de rencontrer des Indiens du pays; ce dernier y consentit d'autant plus volontiers qu'il désirait d'acheter d'eux des peaux apprêtées pour faire une tente et des souliers.

« Le 11 janvier, ajoute-t-il, mes compagnons étant à la chasse, aperçurent des traces sur la neige; les ayant suivies long-temps, ils arrivèrent à une petite cabane où ils trouvèrent une jeune femme seule. Elle entendait leur langue, ils s'empressèrent de la conduire à nos tentes. Elle nous raconta qu'elle était de la tribu des Indiens de l'ouest, ou Côte de Chien; elle avait été faite prisonnière par ceux d'Athapescô dans l'été de 1770; arrivée avec eux l'été suivant, près du lieu où on l'avait rencontrée, elle s'enfuit dans l'intention de regagner son pays; mais elle en était fort loin, et comme on l'avait amenée en pirogue

par des rivières et des lacs sinueux, elle n'avait pu retrouver son chemin; alors elle s'était construit une petite cabane pour se garantir des rigueurs de l'hiver, et elle y avait demeuré depuis le commencement des neiges.

« D'après le compte des lunes qui s'étaient écoulées depuis sa fuite, il nous parut que pendant sept mois elle avait vécu abandonnée à elle-même, et n'avait pas vu figure humaine. Elle avait subsisté, pendant tout ce temps, des perdrix, des lapins et des écureuils qu'elle prenait aux filets; elle avait aussi tué des castors et des porc-épics. Loin d'avoir souffert de la faim, elle avait encore des provisions. Elle se portait fort bien; elle me parut la plus belle Indienne que j'eusse vue jusqu'alors dans l'Amérique septentrionale; elle s'était fait des vêtemens avec les peaux des animaux qu'elle prenait, et n'avait pas négligé de les orner; ainsi le soin de sa toilette l'avait autant occupée que celui de sa conservation. Elle avait fait du feu en frappant deux cailloux l'un contre l'autre; mais cet expédient ne réussissait pas toujours, et souvent elle manqua de feu.

« Entraînés par la circonstance, séduits par les charmes et les talens de la belle Indienne, plusieurs de mes compagnons se prirent d'amour pour elle; avant la fin de la journée, elle comptait déjà dix adorateurs prêts à se battre pour elle.

Matonabbi qui avait déjà sept femmes, se serait mis sur les rangs, sans la honte qui lui en fit l'une d'elles, en lui disant qu'il avait déjà plus de maîtresses qu'il n'en pouvait satisfaire. Ce propos, quoique fondé, devint funeste à cette femme, car le grand Matonabbi qui avait la prétention de valoir dix hommes, se précipita sur elle et l'accabla tellement de coups, qu'elle mourut après avoir langué quelque temps. »

Le 16 on arriva sur les bords de la rivière Athapescô; dans cet endroit, elle avait deux milles de large; elle coule au nord-est vers le lac du même nom, dans lequel elle verse ses eaux. Ses rives étaient garnies de pins et de peupliers les plus beaux que Hearne eût aperçus jusqu'alors dans ces régions; ses bords très-élevés, consistant en terres argileuses, sont sujets à s'ébouler, et dans leur chute entraînent des arbres que le courant porte dans le lac.

On passa par différens lieux où les Indiens avaient dû séjourner pendant l'hiver, mais on ne découvrit aucune trace de leurs habitations. L'été précédent ils avaient mis le feu au bois; la mousse brûlait encore en plusieurs endroits. Comme on ne rencontrait personne, les compagnons de Hearne tinrent un conseil. En conséquence après avoir longé la rivière Athapescô pendant quarante milles au sud, on fit route au sud-est le 27 janvier.

L'abondance du gibier ne permettait de faire que de courtes journées ; souvent on s'arrêtait deux à trois jours pour consommer le produit de la chasse. Tantôt les bois étaient si fourrés qu'il fallait s'y ouvrir un chemin pour que les femmes pussent passer avec les traîneaux ; tantôt le feu y avait fait de si grandes lacunes , que l'on marchait long-temps avant de trouver des abris pour les tentes.

Du 15 février au 24 , on suivit les bords d'une petite rivière qui fait communiquer le lac Athapescô avec le lac Clovey. Le 24 on rencontra une troupe d'Indiens qui venaient de l'est. Hearne calcula qu'ils avaient dû partir du fort anglais le 17 novembre précédent. Ils avaient une bonne provision de tabac dont Hearne et ses compagnons profitèrent avec plaisir , car ils en étaient privés depuis long-temps. Il les laissa se régaler seuls d'eau-de-vie ; ils étaient si nombreux , que chacun n'en eut qu'une petite quantité.

On commença le 1^{er} mars à quitter les belles plaines d'Athapescô , et à se rapprocher des Monts-Pierreux , qui font la limite du pays des Indiens du nord. L'élan et le castor étaient encore nombreux , mais après le 29 février , on n'aperçut plus de bisons. Le 14 mars on joignit une troupe d'Indiens parmi lesquels se trouvait l'homme que Hearne avait chargé un an auparavant de porter

une lettre au fort. Il rapportait la réponse datée du 21 juin.

Les Indiens s'occupaient , lorsque les circonstances le leur permettaient , à rassembler des écorces de bouleau , et à préparer du bois pour construire des canots. Ils façonnaient aussi des pieux qu'ils comptaient transporter sur leurs terres stériles pour les employer dans la construction de leurs tentes d'hiver. Aucun de ces travaux n'occasionna le moindre retard dans la marche , ces peuples profitant de toutes les occasions pour travailler chemin faisant. Rencontrent-ils un arbre qui leur convient , ils l'abattent , en enlèvent l'écorce , ou bien font des pieux avec son bois ; ils emportent ces morceaux seulement équarris , et le soir , arrivés au lieu où ils doivent passer la nuit , ou le matin avant d'en partir , ils donnent avec leurs couteaux , à ces morceaux de bois , la forme et la dimension qu'ils doivent avoir.

Vers la fin de mars on marcha au nord-est. Le dégel commençait à s'effectuer ; du 28 au 31 le vent du sud se mit à souffler avec tant de force , qu'il devint impossible de traverser des lacs ou des plaines ouvertes. A midi la glace fondait , mais elle se formait de nouveau pendant la nuit.

Le 12 avril on vit plusieurs cygnes qui volaient au nord , c'étaient les premiers oiseaux de passage que l'on eût vus depuis l'ouverture du prin-

temps, à l'exception de quelques oiseaux de neige qui précèdent l'arrivée de ceux-là, et qu'en conséquence les Indiens appellent les courriers du printemps. Les cygnes devancent ainsi tous les autres oiseaux aquatiques, et en général leur émigration est si précoce, qu'ils ne trouvent l'eau libre qu'au pied des chutes des rivières, où l'on en tue quelquefois une grande quantité.

Quoique le dégel eût fait des progrès rapides, et que le temps fût généralement très-doux, il tomba de la neige le 1^{er} mai. Les voyageurs étaient alors sur une montagne découverte, de sorte qu'ils n'eurent d'autre moyen de se mettre à l'abri pendant la nuit que de se coucher sous leurs traîneaux et sous les morceaux de bois qu'ils transportaient. L'on éprouva ensuite du froid pendant quelques jours; mais comme la chaleur ne tarda pas à faire disparaître une grande partie des glaces, on commença le 12 à construire des canots, ils furent achevés le 18. Le reste du voyage fut pénible; la disette de vivres fut telle, que plusieurs Indiens moururent de faim; cependant il se termina sans accident pour Hearne, qui arriva au fort le 30 juin, après une absence de dix-huit mois et vingt-trois jours.

Ayant vécu si long-temps avec les Indiens du nord, Hearne a été à même de les bien observer. « Ils sont en général d'une taille moyenne, dit-il,

bien faits et robustes, mais un peu maigres; ils n'ont pas autant d'activité et de souplesse que ceux qui habitent la côte occidentale de la mer de Hudson. Leurs traits diffèrent essentiellement de ceux des tribus voisines; ils ont le front et les yeux petits, les pommettes des joues saillantes, le nez aquilin, le visage assez plein, le menton grand; leur peau est douce et unie; quand ils tiennent leurs habits propres, ils ne répandent pas une odeur désagréable.

« Tous, de même que ceux du Cuivre et de la Côte de Chien, portent sur chaque joue trois ou quatre lignes parallèles qu'ils se font avec une alêne ou une aiguille qu'ils introduisent sous la peau et qu'ils frottent de charbon pilé.

« Ils sont excessivement intéressés; quand ils viennent au fort anglais ils se plaignent sans cesse de leur misère, afin d'obtenir, en don gratuit, des vivres, des hardes, des ustensiles et même des médicamens. On est si souvent trompé par les récits de ces gens, que le gouverneur, qui s'empresse d'ailleurs de secourir les Indiens vraiment pauvres, est obligé de fermer l'oreille à la plupart des demandes qu'on lui adresse, autrement tous les profits de la compagnie passeraient en charités, et insensiblement les tribus du nord, au lieu d'apporter des pelleteries pour obtenir en échange les objets dont elles ont besoin, finiraient par ne